

Henri de Mondeville (1260-1325), "le Père méconnu de la chirurgie française" : les raisons de l'oubli ?

Henri de Mondeville, "the unrecognized Father of French surgery" : reasons for oblivion

Ph. Icard

Service de chirurgie thoracique, CHU de Caen - Hôpital Côte de Nacre, 14033 CAEN CEDEX

Mots clés

- ◆ de Mondeville
- ◆ histoire de la médecine
- ◆ histoire de la chirurgie
- ◆ moyen âge

Résumé

Henri de Mondeville, novateur et rebelle : les raisons d'un oubli

Originaire de Normandie, Henri de Mondeville (1260-1320?) est le plus ancien auteur français qui ait écrit un traité de chirurgie. Chirurgien de Philippe le Bel, il appartenait alors à une catégorie rarissime en son temps, celle des chirurgiens clercs lettrés qui, ayant fait des études de médecine, possédaient un savoir théorique et pratique. Son caractère novateur apparaît autant dans sa pratique que dans son oeuvre écrite. Hostile à la supputation des plaies, il défendit le pansement sec, qui aurait pu amener une révolution en chirurgie, s'il avait prévalu. De même il recommandait d'éviter la douleur. Il fut également le premier à avoir utilisé des planches anatomiques pour son enseignement, et peut être réalisa-t-il la première anatomie en Occident. En s'opposant à ses contemporains et aux mentalités de son temps, il apparaît souvent dans ses écrits comme un transgresseur, ses idées novatrices n'étant pas reconnues à leur juste valeur. Proche de la pensée nominaliste, il défendait une démarche que l'on pourrait qualifier d'être déjà sensualiste et pragmatique. Revendiquant l'autonomie de la science par rapport à la théologie, on assiste à travers lui à la naissance de l'esprit laïque. Défendant l'unité de la médecine et de la chirurgie, Mondeville voulait faire de son art une spécialité dépendant d'une nouvelle science médicale, basée sur l'anatomie. Hostile à la tradition médiévale du mystère, il chercha à divulguer son savoir par l'écrit. Son oeuvre sera injustement oubliée, à l'inverse de celle plus tardive et plus conformiste de Guy de Chauliac, qui sera considéré bien souvent comme le "Père de la chirurgie française". Injustement oubliée, l'oeuvre de Mondeville mérite d'être redécouverte et réhabilitée.

Keywords

- ◆ de Mondeville
- ◆ history of medicine
- ◆ history of surgery
- ◆ middle ages

Abstract

Native from Normandy, Henri de Mondeville (1260-1320?) is the oldest French author who wrote a treaty about surgery. Surgeon of Philippe le Bel, he belonged to an extremely rare category of surgeons in that ancient period of time: he was a well-read clerk who studied medicine, and had a theoretical and practical thorough knowledge of surgery. His innovative character appears as much in his practice as in his written work. Hostile to the supputation of wounds, he defended the dry bandage that could have led to a revolution in surgery if his invention had prevailed. He also recommended obviating pain. He was also the first one to use anatomical charts for his teaching, and was most probably the man who realized the first anatomy in Western Countries. By disagreeing with his contemporaries and the mentalities of his time, he often appears in his papers as a transgressor. His innovative ideas were not recognized by their just value. Close in thoughts to nominalism, he already demonstrated a sensualist and pragmatic approach. Claiming the autonomy of the science in regard to the theology, we can see through his writing the birth of the laic spirit. Defending the unity of the medicine and the surgery, Mondeville wanted to make of his art a speciality depending on a new medical science, based on the anatomy. Hostile to the medieval tradition of mystery, he wanted to transmit his knowledge by writing a book. His work will be forgotten, contrary to that of Guy de Chauliac, a more conformist surgeon who lived 60 years later than Mondeville, but who is considered the "Father of the French surgery". Inequitably forgotten, Mondeville's work deserves to be rediscovered and rehabilitated.

Henri de Mondeville, clerc-chirurgien au début du 14^{ème} siècle, fut le plus ancien auteur français ayant écrit un traité de chirurgie. Son ouvrage non imprimé, a été redécouvert à la fin du 19^{ème} siècle grâce à différents auteurs qui en ont fait mention (Malgaigne (1), Chéreau (2), Daremberg (3), Littré (4), et

Corlieu(5)), tandis que Pagel(6) le traduit en Latin, et Bos(7) en vieux français. Mais la *Chirurgie* de Mondeville ne devient véritablement accessible qu'à la suite de la traduction faite en français moderne par Nicaise et Chavannes(8). Nicaise note en introduction, que « par suite de circonstances difficiles à

Correspondance :

icard-p@chu-caen.fr

saisir, l'œuvre de Henri de Mondeville est restée inédite jusqu'à ces derniers temps », fait d'autant plus surprenant que Mondeville fit preuve d'un esprit particulièrement en avance sur son temps. En effet, il aurait pratiqué la première anatomie en Occident (1315) comme l'affirme Delmas(9), préconisa la suture des plaies en un temps, réalisa des sutures intestinales et des amputations en liant parfois les vaisseaux, lutta contre la douleur, ceci deux siècles avant Ambroise Paré (1510-1592). Méconnu de la plupart des chirurgiens, son portrait ne figure pas parmi ceux des maîtres de la chirurgie française exposés dans la salle capitulaire de l'Académie Nationale de Chirurgie. Henri Mondor ne fait que le mentionner dans son ouvrage *Anatomistes et chirurgiens*(10) paru en 1949, qui débute par Guy de Chauliac (1300-1368), considéré bien souvent comme « le Père de la chirurgie française »(11), alors que Mondeville le précède d'une soixantaine d'années. Plus récemment, Marie-Christine Pouchelle consacre à Mondeville un ouvrage, abordant à travers le discours du chirurgien, l'image du corps et de la chirurgie au Moyen Age(12). Nous allons porter un regard sur la vie du chirurgien, son temps, son œuvre, pour tenter d'appréhender « ces circonstances difficiles à saisir » qu'a évoqué Nicaise et qui ont fait que ce premier traité de chirurgie écrit par un chirurgien français soit resté si longtemps ignoré.

Sa vie (1260-1325)

Henri de Mondeville est né en Normandie vers 1260(13). On ne sait exactement en quel lieu, à Mondeville tout à côté de Caen ou à Emondeville proche de Valognes, les deux mots étant la traduction française des mêmes mots latins, « Mondavilla, Amondavilla, Emondavilla ».

On ne sait à quelle classe sociale appartient Mondeville : on peut supposer, étant donné les études qu'il va mener, qu'il fait partie d'un milieu aisé. Peut-être est-il apparenté à ce Guillaume de Mondeville, habitant « rue du Four à senestre » à Paris, mentionné dans le registre de la taille, en 1313 ?

Mondeville est un clerc qui a fait des études de médecine. La médecine de la Scolastique est l'une des trois disciplines enseignées dans les Universités (avec le droit ecclésiastique et la théologie). On entre à la Faculté de médecine après un passage obligé par la Faculté des Arts libéraux (arithmétique, géométrie, grammaire, rhétorique, astronomie, musique)(14). On ne sait si c'est à Montpellier ou Paris que Mondeville devient Bachelier es Art. Ce qui est sûr c'est qu'il fait sa médecine à Montpellier où il a comme maîtres Bernard de Gordon et Guillaume de Brescia, médecins des Papes, qui lui demanderont plus tard d'écrire sa chirurgie(15). Il gravit d'abord les échelons, ceux de bachelier puis de licencié, l'examen de licence donnant droit d'exercer la médecine. Souhaitant aller plus loin, Mondeville passe ensuite très vraisemblablement les *triduanes*, épreuves obligées pour prétendre au grade suprême, celui de Docteur en Médecine. La cérémonie d'investiture est grandiose, se déroule en présence de ses pairs et des autorités ecclésiastiques. Une fois remis les insignes de sa dignité (bonnet carré noir notamment), le rituel lui permet de venir s'asseoir parmi les maîtres en médecine, qui sont souvent médecins des papes, des rois, des dignitaires. Mondeville poursuit ensuite sa formation à Paris, où il suit les cours d'un chirurgien d'expérience, Lanfranc de Milan (1245 ?-1315) (16), qui va faire un temps de la capitale une école réputée de formation chirurgicale. Banni du comté de Milan, vraisemblablement en raison de ses relations avec les cercles gibelins de la ville, fidèles à l'empire, le chirurgien rédige à Paris, *Une Grande Chirurgie*(17), qui connaît une large diffusion. A la même époque, Dante écrit sa divine comédie. Lanfranc est un élève de Guillaume de Salicet (1210-1276), qui, à Bologne, a remis à l'honneur les instruments tranchants, écartés par les Arabes, ayant préféré l'atroce fer rouge pour éviter de faire couler le sang. A Paris, Mondeville a avant tout pour maître,

Jean Pitard (1228-1315), un normand comme lui(18), chirurgien du roi et du châtelet, auteur d'un petit recueil, *Trésors de Chirurgie*, qui a été perdu. C'est Pitard, qui obtient du roi en 1311, la fameuse ordonnance qui va interdire aux barbiers toute opération chirurgicale sans avoir subi l'examen d'aptitude en présence des chirurgiens jurés de Saint Côme. Cette confrérie a été fondée en 1255(19) par les chirurgiens laïques qui ne voulaient plus « barbifier », et qui avaient pour ambition de faire progresser leur art en structurant son exercice, tout en revendiquant une meilleure position sociale. Mondeville participa sûrement à l'élaboration de cette ordonnance. Avec l'appui de Pitard, Mondeville devient lui aussi, vers 1300, l'un des chirurgiens de Philippe le Bel (1268-1314), avec Jean de Padoue et Jacques de Sienne. A Paris, il a vraisemblablement pris connaissance également de l'enseignement des « Quatre maîtres », réfugiés de l'Ecole de Salerne, dont l'histoire reste obscure. Ces chirurgiens ont rédigé un traité, perdu, que Mondeville cite ainsi que le fera Chauliac, plus tard. Si Mondeville s'affirme comme étant aussi un élève de l'Ecole de Bologne, il ne semble pas qu'il ait séjourné en Italie(20), mais il a étudié les livres des maîtres de cette nouvelle école, qui rayonne par sa modernité, son enseignement : Guillaume de Salicet (1210-1276), Hugues de Lucques (1180-1268) et surtout son fils, le frère Théodoric de Lucques (1205-1298). Elève de cette école novatrice, Mondino di Luzzi, sera crédité quelques années plus tard, en 1316, de la première anatomie en Occident. Allant contre l'opinion dominante prônée par l'Ecole de Salerne, première école de médecine fondée en Occident vers 750(21), où l'on enseigne qu'une plaie doit suppurer pour pouvoir cicatriser (le pus est « louable »), Théodoric préconise à l'inverse d'éviter les suppuratifs et prône le pansement sec. Cette idée révolutionnaire va à l'encontre de la théorie hippocratique-galénique en vogue depuis déjà plus de mille ans, théorie selon laquelle le corps doit évacuer ses mauvaises humeurs pour guérir et cicatriser. Comme le remarque Marie-Christine Pouchelle(22), l'idée va également à l'encontre de la mentalité religieuse, car empêcher la formation du pus, c'est faire ravalier au corps ses humeurs maléfiques, c'est en quelque sorte l'empêcher de se défaire du mal, la maladie étant la conséquence d'une faute, une punition qui châtie le coupable, d'où la nécessité de l'exorciser. La médecine est d'ailleurs sous l'emprise de la religion depuis des siècles, exercée par des moines dans les monastères romans ou des charlatans en tout genre. Le nom d'un saint a été attribué à la plupart des maladies, qu'il faut traiter par la prière, l'application de reliques, des exorcismes. Les bases anatomiques et physiologiques de cette médecine sont rudimentaires. Les dissections sont interdites sous peine d'excommunication, St Augustin ayant dit son horreur pour les anatomistes, « ceux qui ont voulu pénétrer de manière inhumaine dans le secret du corps humain »(23). De l'Ecole de Salerne, qui fait autorité depuis des siècles, il faut retenir en premier lieu l'œuvre de Constantin l'Africain (1015-1087) qui, au Mont Cassin au 11^{ème} siècle, commence à traduire les auteurs arabes en latin, en particulier la Chirurgie d'Abulcassis (936-1013) ainsi que des sommes encyclopédiques de la médecine arabo-musulmane (le *Pantegni* d'Haly Abas) ou d'autres ouvrages comme l'*Isagoge* de Johannitius (809-873). A ces traductions, s'ajouteront celles réalisées un siècle plus tard à Tolède par Gérard de Crémone (1114-1187), après la reconquête par les catholiques (1085), ainsi que les travaux conduits à Cordoue puis en Egypte par le médecin philosophe juif Maimonide (1138-1224). Les traductions des traités arabes nous transmettent un peu des connaissances chirurgicales de l'Antiquité, et ceci à partir principalement du livre VI de Paul d'Egine rédigé au 7^{ème} siècle (625-690)(24), Abulcassis s'en étant largement inspiré. Notons que le livre VII de Celse, qui fait l'inventaire de la pratique chirurgicale à Rome au I^{er} siècle et transmet l'apport de l'époque alexandrine, ne sera découvert que plus tard, à la Renaissance, à partir de la traduction des textes grecs(25).

Les traductions des traités arabes servent donc de base de lecture aux quelques clercs médecins qui sont aussi chirurgiens, comme Lanfranc, Mondeville, Chauliac. Ces chirurgiens lettrés vont tenter de fusionner dans des sommes érudites, d'un côté les connaissances de la médecine arabe (Haly Abbas, Rhazès, Avicenne) avec les connaissances d'Hippocrate et de Galien, et d'un autre côté, la pratique chirurgicale des Arabes à son apogée au 10^{ème} siècle (Avicenne, Abulcassis) (26) avec celles des maîtres italiens du 12^{ème} et du 13^{ème} siècle. Parmi ces maîtres, il faut citer en premier lieu l'œuvre du salernitain Roger de Parme, qui avec sa *Cirurgia* vers 1180 fonde le livre d'enseignement de la chirurgie occidentale(27). Son ouvrage sera suivi par les *Grandes chirurgies* écrites par les maîtres bolognais, Théodoric (1248), Salicet (1275), puis Lanfranc (1296). La *Chirurgia magna* de Lanfranc s'imposera longtemps comme un classique de référence. La plupart de ces *Grandes chirurgies* sont alors traduites dans diverses langues nationales ou vernaculaires, et il est impossible d'ouvrir un manuel de chirurgie du 14^{ème} et 15^{ème} siècle sans rencontrer de nombreuses références à ces écrits. La *Chirurgie* de Mondeville apparaît ainsi comme l'un des tous premiers ouvrages de chirurgie écrits en Occident.

Clerc médecin qui exerce la chirurgie, Mondeville appartient ainsi à une catégorie rarissime en son temps, celle des chirurgiens lettrés, qui sont principalement des clercs, ceux-ci constituant les intellectuels de l'époque. Mais les clercs chirurgiens sont rarissimes, car les clercs ont l'interdiction d'exercer la chirurgie depuis la réforme grégorienne (synode de Rome, 1075, Grégoire VII). L'obéissance à cette interdiction, plusieurs fois réitérée en Conciles tout au long du 12^{ème} siècle, s'est cependant relâchée durant le 13^{ème} siècle.

Célibataire, Mondeville vit seul, non prébendé, et accompagne dès 1300, le roi Philippe le Bel et sa famille en voyage, tandis qu'il participe aux campagnes militaires de Flandre, à côté de Charles de Valois, frère du roi. Sa situation matérielle semble néanmoins difficile, car en 1312, il se plaint de n'être pas payé : « sur l'ordre de notre Seigneur le Roi, j'ai perdu inutilement beaucoup de temps, à mon grand désespoir, à Arras, en Angleterre, dans d'autres parties de son royaume, dans plusieurs de ses armées et à sa Cour, espérant qu'on me paierait ce qui m'était dû »(28). Il voyage alors souvent, et entre chaque campagne, comme Ambroise Paré le fera plus tard, il exerce, en même temps qu'il enseigne, d'abord à Montpellier, puis à Paris après 1306(29). Le temps lui manque pour écrire sa chirurgie qu'il entreprend, à l'âge de 46 ans : « parfois je puis à peine écrire une ligne par jour, sans compter qu'il me faut aller dans les Ecoles et courir ça et là toute la journée pour gagner ma vie »(30).

A la mort de Philippe IV le Bel en 1314, il devient le chirurgien de ses successeurs, Louis le Hutin (1289-1316) et Philippe V le Long (1294-1322). Mondeville embauma les corps des deux premiers, qui furent exposés à Notre Dame, avant d'être enterrés à St Denis, enveloppés d'un drap d'or et munis des emblèmes royaux: couronne d'or, manteau d'hermine, sceptre, main de justice. Selon la coutume, les entrailles et le cœur, étaient mis à part, ceux de Philippe le Bel, placés chez les dominicains de Poissy(31). On peut conjecturer que c'est Mondeville qui réalisa peut-être cette partition du corps visant à mettre les entrailles dans un tombeau différent, et qui permettait aux dignitaires auxquels on réservait cette coutume, d'accroître leur chance de résurrection.

De 1306 à 1312, Mondeville écrit par périodes les deux premiers traités de sa chirurgie(32), selon un ordre emprunté à la traduction du Canon d'Avicenne (traduit par Gérard de Crémone) pour son premier traité, et à Lanfranc pour le second. Le premier traité est consacré à l'anatomie, le second aux plaies, contusions et ulcères. En 1316, la santé de Mondeville s'altère, il a 56 ans(33) Il évoque sa crainte de la mort, et décide de se remettre à écrire(34). Il commence alors le 3^{ème} traité « *maladies qui ne sont ni des plaies, ni des ulcères, ni des lésions des os, mais qui ressortent de la chirurgie* ». Mais

comme sa santé se détériore encore, il n'achève pas ce traité, qui aurait abordé vraisemblablement le registre opératoire de l'époque, à savoir l'incision d'anthrax, l'amputation, les pansements, la trépanation parfois. Il laisse également de côté le 4^{ème} traité qu'il avait prévu d'écrire sur le traitement des luxations et des fractures, et entreprend le 5^{ème}, « *L'antidotaire* », qu'il considère à juste titre comme le traité le plus novateur de sa *Chirurgie*. Ecrit à la demande de ses élèves, l'antidotaire apparaît comme un livre de recettes sur les médecines et les médicaments utiles à connaître du chirurgien (onguents, baumes, huiles, etc.). Mais la maladie, la tuberculose vraisemblablement, prend de vitesse le chirurgien, qui meurt vers 1325, à l'âge de 65 ans, laissant sa *Chirurgie* inachevée(35).

La France au temps de Mondeville(36)

Le chirurgien vit à l'Apogée du Moyen Age, à la fin du 13^{ème} siècle, qui a été le siècle d'or du Moyen-âge, celui de Philippe Auguste (1180-1223) et de Saint Louis (1226-1270). La fin du siècle est une époque de paix et de prospérité relative. Ce n'est en rien l'anarchie qui va prévaloir quelques décennies plus tard lorsque la France et l'Angleterre vont s'engager dans une guerre qui durera plus de cent ans (de 1337 à 1453). La population ne connaît pas non la grande peur liée à la peste noire (1347-1352), qui fera 25 millions de victimes en Europe, décimant le quart ou le tiers de la population française.

Le royaume de France n'a même jamais été aussi riche, son économie est florissante, grâce au commerce lié aux textiles du Nord, aux foires de Champagne, à la vente du sel de l'Atlantique et du Languedoc. Cette présentation radieuse doit être cependant nuancée par les révoltes qui surviennent en fin de siècle dans les villes de Champagne où les foires subissent la concurrence des nouvelles voies commerciales qui se sont ouvertes vers l'Italie (voie rhénane, cols alpins) et plus loin vers l'Orient. La France connaît aussi quelques périodes de disette et de famine qui surviennent après la mort de Philippe le Bel, du fait de mauvaises récoltes en 1315 et 1317.

Il nous faut imaginer l'atmosphère de ce monde médiéval que connaît Mondeville, une époque qui ne connaît pas notre scission du propre et du sale. Les gens bien-portants côtoient en effet constamment la mort et les cadavres, la maladie et les malades, la misère et la pauvreté. Les malades, les estropiés, les aveugles, les fous, les voleurs, les mendiants, se mélangent sans frontière dans la boue des bourgs ou les ruelles des villages, vivant au milieu des animaux. Les hommes du peuple connaissent la même saleté, les mêmes craintes, partagent les mêmes croyances, les mêmes superstitions. Dans cette vie essentiellement rurale, l'espérance de vie est brève, la mortalité à la naissance est élevée et le reste durant l'enfance. La vie est rythmée par les saisons, les mois, et bientôt par les heures des prières scandées par les cloches des Maisons-Dieu, les nouvelles églises gothiques. Lors des fêtes, les villageois qui s'expriment en patois, profitent du moment présent, dansent et s'amuse en pleine nature, tandis que la proximité du gibet, rappelle que le châtement, n'est jamais très loin, comme le montrera plus tard avec un regard d'en haut(37), presque enfantin, Pierre Bruegel l'Ancien (1525-1569).

La féodalité s'estompe sous Philippe le Bel. Les villes s'agrandissent et se remplissent de serfs affranchis qui deviennent des domestiques, des artisans, tandis qu'une nouvelle classe apparaît, la bourgeoisie composée de marchands enrichis et prospères.

L'ordre règne autour de la figure du roi capétien : sous Louis IX, la nouvelle Inquisition a exterminé les cathares (croisades des albigeois au début du 13^{ème} siècle) et mis en place un peu partout ses bûchers pour imposer la foi chrétienne. La population du royaume s'élève à 15 ou 20 millions d'habitants à l'époque de Mondeville ; celle de Paris, la capitale, est d'environ 150 000 habitants, tandis que quelques villes, comme

Bordeaux, Toulouse, ou Arras, comptent plus de 30 000 habitants. Beaucoup de petites villes de plus de 5000 habitants se sont formées durant cette période d'urbanisation nouvelle, cette pré-Renaissance qui connaît des progrès techniques importants, dans le défrichement des forêts, le labour, l'attelage des chevaux, ou encore dans l'exploitation des récoltes (moulin à eau), tandis que la construction de nouvelles charpentes, va permettre la construction de nouveaux bâtiments (Hôtel-Dieu, Maison-Dieu, cathédrales), et de nouveaux navires, qui donneront les caravelles qui permettront plus tard la découverte de l'Amérique. Ce progrès technique s'accompagne d'une ouverture au Monde qui préfigure la Renaissance. Marco Polo (1254-1324) ouvre une nouvelle voie terrestre vers l'Orient lointain, la route commerciale des épices et de la soie. Ce haut Moyen Age dans lequel évolue Mondeville, constitue donc la société préindustrielle, qui crée la ville, la nation, l'Etat, l'Université, le moulin et la machine, l'heure et la montre, le livre, la fourchette, le linge, le nom de famille (38). Le progrès technique s'avère encore plus manifeste à travers la construction des édifices gothiques qui, grâce à leurs voûtes audacieuses, ont permis à la lumière d'entrer et d'éclairer d'une façon nouvelle l'intérieur des bâtiments. Chaque ville de quelque importance s'enorgueillit d'avoir bâti au cours du 13^{ème} siècle finissant une grande cathédrale à la gloire de Dieu et de son Eglise. L'Université de Paris, la Sorbonne, rayonne depuis sa création sous St Louis (1256). Elle est devenue le haut lieu des idées nouvelles, celui où une relative contestation et turbulence des étudiants tente de s'exprimer, tandis que les maîtres de la Scolastique (Albert le Grand, Thomas d'Aquin) mettent en conformité l'œuvre d'Aristote avec l'enseignement des écritures.

Philippe le Bel est l'organisateur d'une monarchie nouvelle. Il apparaît comme le premier monarque d'un état fort et centralisé, ce qui mènera plus tard à l'absolutisme royal. Le roi est entouré depuis Saint Louis de légistes imprégnés de droit romain, qui commence à se substituer au droit coutumier, afin que la justice soit désormais rendue uniformément, au nom du roi. Sur le plan intérieur, Philippe le Bel agrandit le royaume par la Champagne tandis qu'il brise lors de la guerre des Flandres, guerre à laquelle participe Mondeville, la résistance des grands fiefs du Nord. Sur le plan extérieur, le roi se libère de la théocratie pontificale et affirme l'autonomie de son pouvoir par rapport à celui du Pape. En 1303, il « commandite » même un attentat contre le pape Boniface VIII afin de « libérer l'Eglise d'un pontife tyrannique », tandis qu'il aide à l'élection d'un successeur davantage à sa main, Clément V, qu'il installe à Avignon en 1309. En même temps, Philippe le Bel détruit le bras armé de l'Eglise, les Templiers, qu'il fait exterminer (1307-1314), après leur avoir intenté un procès sommaire, et tenté de confisquer leurs biens. Manquant continuellement d'argent, il a dû, pour administrer le royaume et faire la guerre en Flandres, multiplier les mutations monétaires et les dévaluations (ce qui lui vaut une réputation de « faux-monnaieur »), tandis qu'il confisque les biens des lombards et des juifs, ceux-ci étant particulièrement persécutés depuis Saint Louis.

Vénéral son grand père dont il obtient la canonisation et auquel il s'efforce de ressembler, Philippe le Bel apparaît comme un personnage fanatique ou machiavélique, ou agissant sous influence de conseillers peu scrupuleux, animé d'une volonté de puissance, qui lui fait briser le pouvoir du Pape et instituer un ordre à son profit, au motif de « la raison d'état ». L'image de Philippe le Bel, mêlé à plusieurs procès truqués qui préfigurent les procès des régimes totalitaires (procès de différents évêques, emprisonnement des brus du roi et exécution de leurs amants suite au scandale de la tour de Nesle, procès des templiers) est ainsi entourée d'un halo douteux. Bien que très pieux, ce personnage apparaît de la sorte comme un « anti-saint Louis » (39).

L'épistémè à l'époque de Mondeville :

une brève histoire de la philosophie médiévale(40)

Mondeville vit à l'apogée du Moyen Age, cette Pré-Renaissance contemporaine de l'ouverture Scolastique au savoir des Arabes et à la pensée d'Aristote. Cette période scolastique est caractérisée par le développement des Ecoles (*scola* : école) puis des Universités. Mondeville est un clerc-médecin qui a choisi d'exercer la chirurgie, et cela malgré les interdictions qui ont suivi la réforme grégorienne(41), laquelle au 11^{ème} siècle, a tenté d'instaurer une théocratie pontificale. Le Pape s'est voulu chef du monde, détenteur du « pouvoir temporel et spirituel », et a revendiqué de ce fait l'autorité pour investir les évêques, les rois et les défaire (querelle des investitures, *dictatus papae* de 1075). Sous l'égide du Pape, l'ensemble de la société a connu une reprise en mains. Une féodalité ecclésiastique puissante s'est constituée, qui possède plus du cinquième des terres en France, tandis que les monastères se sont multipliés (près de 1000 fondés au cours du 12^{ème} et 13^{ème} siècle), avec ouverture d'écoles dans les abbayes. L'Eglise a créé les ordres mendiants (franciscains, dominicains, carmes et augustins), tous dévoués au Pape. Le chef de l'Eglise, représentant de Dieu sur terre, a voulu délivrer la terre sainte des infidèles, Jérusalem étant aux mains des musulmans depuis 637-638. Les pèlerinages pacifiques d'Occident ayant dû être interrompus au 11^{ème} siècle, par la faute d'un « mauvais » calife, Urbain II a engagé la 1^{ère} croisade en 1096-1099.

Mondeville vient après l'échec complet de la huitième et dernière croisade, qui a vu la mort de Saint Louis devant Tunis en 1270. Il a trente ans, lorsque la prise de Saint Jean d'Acre (1291) par les mamelouks met un terme définitif au désir des chevaliers francs de délivrer Jérusalem.

Aux 11^{ème} et au 12^{ème} siècle, l'Eglise soucieuse de reprendre en mains son clergé, a interdit aux clercs de pratiquer la chirurgie, réitérant plusieurs fois l'interdit après le concile de Clermont en 1130 (et jusqu'au 4^{ème} concile de Latran en 1215 qui rend obligatoire la confession auriculaire au moins une fois l'an)(42). Les clercs doivent se soucier des âmes, et non pas s'exposer à l'impudicité des corps. Ils ne doivent pas non plus risquer de provoquer la mort, car « l'Eglise abhorre le sang ». Cette interdiction laisse dès lors le champ libre aux laïcs dans l'exercice de la chirurgie, pratiquée jusque là dans les abbayes carolingiennes par les moines et par des charlatans itinérants, cette catégorie perdurant durant tout le Moyen Age. C'est toutefois généralement parmi ces « coureurs », que l'on trouve les meilleurs opérateurs de leur temps, ceux qui pratiquent la cure de hernie, la taille vésicale(43). L'interdiction faite aux clercs de pratiquer la chirurgie va dès lors creuser davantage le fossé entre les médecins et les chirurgiens. Les médecins restent des clercs et deviennent des *physici*, sortes d'intellectuels, de philosophes, qui mettent des gants et restent « à bonne distance » des malades. Ils ordonnent à leurs exécutants, mires et chirurgiens, qui sont des illettrés, des barbiers, qui tondent et rasent le poil, pratiquent la saignée. Ces « petites mains » du médecin prodiguent en même temps des soins aux corps, à mains nues, touchent le sang, charrient les humeurs impures. La séparation entre médecine et chirurgie, la distinction entre le médecin intellectuel et le chirurgien manuel, renoue avec la distinction qui existait dans l'Antiquité gréco-romaine(44). Elle s'exacerbe à la Scolastique, pour laisser trace durablement (45), le fossé n'étant qu'en partie comblé à la Révolution, par décret, qui donnera droit aux chirurgiens d'entrer dans les Facultés de Médecine après des siècles de conflit. La Restauration des Bourbons sera tentée cependant de rétablir très vite la séparation médecine chirurgie, sous la pression ecclésiastique(46). Parallèlement à cette mise à distance des médecins du corps des malades, la « culture latine » installe une distinction entre arts libéraux et arts mécaniques, distinction

héritée là encore de l'Antiquité gréco-romaine. Les arts dits libéraux (philosophie, rhétorique, mathématique, etc.) sont considérés comme nobles, libéraux car libres ou libérés de la médiation du corps. Ils sont considérés comme des arts oratoires au service de la pure pensée, de la raison, laquelle est entendue comme raisonnement logique, imprégné de l'*Organon* d'Aristote, et qui doit être au service de la foi. L'ouïe et la vision sont considérés comme les sens privilégiés, car se sont ceux de la mise à distance, de la cérébralité, des supports nobles (musique, peinture).

Les arts mécaniques sont eux, des arts manuels, mis au service de l'Eglise pour assurer sa gloire (vitraux, enluminures, sculptures, etc.). Ils nécessitent la médiation du corps, l'usage de la main. Le toucher étant le plus vil des sens, les arts mécaniques sont indignes de l'homme noble, et liminairement « ignobles ». Et tandis que la médecine revendique d'être un art libéral à part entière et le médecin un intellectuel, la chirurgie n'est pas même considérée comme un art mécanique, puisqu'elle n'est pas au service de l'Eglise. Et comme le dit Le Goff, « il est clair qu'interdire une profession à un clerc dans une société religieuse et cléricale, n'est pas une recommandation pour cette profession, mais lui vaut au contraire un discrédit qui rejaillit sur les laïcs qui l'exercent »(47). Œuvre servile, méprisable, la chirurgie ne bénéficie même pas de l'auréole qui entoure le monde agricole(48). C'est une pratique vile, qui reste dans les campagnes, l'apanage du serf, comme elle était celui de l'esclave dans l'Antiquité. Durant les messes solennelles, les chirurgiens ne sont donc pas admis à s'asseoir avec les médecins en robe longue et noire, immédiatement derrière les théologiens tout puissants, et à la droite du roi. Ils ne seront pas non plus assis à sa gauche, avec les artisans et les artistes (arts mécaniques). Ils resteront derrière, debout, parmi le peuple. Portant la robe courte de valet, ils formeront plus tard la corporation des barbiers-chirurgiens (fondée en 1505), corporation d'où émergera Ambroise Paré.

D'où viennent ces distinctions ?

Au Haut Moyen Age, l'augustinisme triomphe depuis des siècles, le christianisme est religion d'état à la suite de la conversion de Constantin (312 ap J.-C.)(49). Après la destruction aux 4^{ème} et 5^{ème} siècles de la grande majorité des textes philosophiques matérialistes de l'Antiquité gréco-latine (Démocrite, Epicure, les Cyrénaïques, les Cyniques, etc.), associée à la fermeture de l'ensemble des écoles philosophiques par Justinien au 5^{ème} siècle, l'œuvre de St Augustin (354-430) joue un rôle phare dans la pensée philosophique(50). Maître de la chrétienté latine, l'œuvre du théologien va cantonner celles des autres penseurs médiévaux occidentaux, et ce jusqu'au 12^{ème} siècle, à rester dans le cadre d'un platonisme volontiers mystique. Les sources platoniciennes et néoplatoniciennes (Plotin, Porphyre) sont celles où vont puiser l'ensemble des Pères de l'Eglise, grecs autant que latins(51). En concevant Dieu comme transcendant, au-delà et en dehors du monde, existant « de toute éternité » et hors du temps, Augustin fait apparaître ou plutôt va renforcer les oppositions dualistes platonicienne et néoplatonicienne (l'immanence et la transcendance, l'immortalité et l'éternité, l'un et le multiple, la cité céleste et la cité terrestre, l'âme et le corps, etc.), qui marquent en profondeur notre pensée occidentale (52). A la Scolastique, de nombreux textes d'Aristote jusqu'à inconnus sont découverts à partir des traductions arabes, en même temps que la figure de l'intellectuel se modifie. Il reste un croyant, presque toujours un clerc, mais la vie contemplative des grandes abbayes ne lui suffit plus, il veut aussi observer et comprendre le monde. La nouvelle philosophie d'Aristote lui en offre l'occasion car elle est tournée davantage vers l'observation de la nature et le souci du concret, que la pensée augustinienne, principalement tournée vers la contemplation, le retrait et la prière. Aristote a par

exemple disséqué des animaux. Dès lors, s'intéresser à l'âme implique pour quelques curieux comme Mondeville de pouvoir s'intéresser à nouveau au corps, à sa nature, même s'il s'agit encore d'observations succinctes. Et si le chirurgien pratique la première anatomie en Occident en 1315(53) (ce qu'affirme Delmas, qui précise « sur deux femmes »), il n'en fait pas mention dans son traité, qui est un rappel de l'anatomie décrite par Avicenne, transposition de celle de Galien, faite principalement sur le porc et le singe. Cependant l'écriture du premier traité est antérieure à 1315.

S'intéresser à nouveau à l'anatomie, c'est de toute façon retrouver l'une des préoccupations d'Aristote, mais aussi des présocratiques et plus encore des Alexandrins(54) désireux de comprendre la nature du corps, de connaître son anatomie, sa composition, son fonctionnement. L'ère chrétienne, soumise à la pensée platonicienne et augustinienne n'aura que mépris pour l'étude corps qui est une « prison pour l'âme »(55), en même temps qu'elle valorisera le renoncement à la chair(56). Contre l'augustinisme platonisant des franciscains (Saint Bonaventure (1221-1274)), on assiste ainsi au 13^{ème} siècle à une redécouverte de l'aristotélisme, sous l'égide de dominicains, tels Albert le Grand (v.1206-1280) et Thomas d'Aquin (1225-1274). Jusque-là on ne connaissait guère que la logique d'Aristote (l'*Organon*) traduite en latin par Boèce (470-524) au 6^{ème} siècle. Après une période de rejet par l'Eglise catholique, rejet qui accentuera la fortune d'Aristote auprès des étudiants, et augmentera le prestige de Thomas d'Aquin, la pensée d'Aristote sera acceptée, mise en conformité avec les écritures, au prix de déformations importantes, concernant notamment la création du monde, l'existence d'une âme immortelle, deux notions essentielles à la doctrine chrétienne et qui ne se trouvent pas dans Aristote. Ce n'est pas le hasard qui règne(57) mais il existe un ordre voulu par le Dieu créateur, tandis qu'une finalité est à l'œuvre dans la nature. La raison est ainsi assujettie à la foi, le raisonnement logique mis au service des commentaires de la foi. De prudente et tâtonnante, la pensée avant tout empirique, curieuse et ouverte d'Aristote, est ainsi dénaturée, assujettie. Elle devient le Système clos philosophique, celui qui s'impose à tous par argument d'autorité (Magister dixit), à l'image du galénisme pour la médecine. La philosophie d'Aristote « christianisée » sera dès lors pour plusieurs siècles la seule philosophie qui vaille, Aristote étant le « maître de ceux qui savent ». la primauté donnée à Aristote est vraisemblablement facilitée par le fait que sa pensée politique n'est en rien subversive, et reste en phase avec celle de Platon. Tous deux sont des aristocrates, qui n'ont que mépris pour le travail manuel, l'esclave, le peuple, et sont favorables à un partage de la société en castes, partage qu'ils ont contribué grandement à légitimer, et que l'on retrouvera donc peu ou prou dans la société médiévale : le seigneur, le soldat, le serf (Cf. *La Politique* d'Aristote(58), *La République* de Platon(59)).

« L'ouverture scolastique » reste ainsi dans un cadre étroit, qui considère comme hérésie « tout ce qui s'écarte, même d'une manière infime du dogme »(60). Les pensées plus subversives qu'Aristote sont toutes condamnées. Dans la querelle sur l'existence des Universaux, le nominalisme est condamné. Toute la philosophie scolastique est en effet marquée par une opposition plus ou moins radicale entre les positions « réalistes » et les positions « nominalistes », concernant le caractère réel ou fictif des idées générales ou « universaux ». Les « réalistes », de tradition platonicienne, comme Saint Anselme (1033-1109), croient à la réalité des idées générales, comme l'humanité ou la chevalité, qui selon eux, ont une existence réelle, dans un arrière monde ou un au-delà du monde, le ciel des Idées de Platon. Pour les nominalistes au contraire, ce sont des concepts utiles pour abstraire et communiquer, mais cela restent de simples idéaux de la raison sans existence véritable. Ces idées générales n'ont pas de réalité en dehors de l'esprit qui les conçoit, et ne sont que de purs noms(61). On comprend dès lors la condamnation du

nominalisme (héritage de la logique stoïcienne antique), par la pensée au pouvoir, qui par un tour de force, arrive à créditer l'existence d'un arrière monde spirituel comme ayant une existence plus réelle que le monde matériel (cf. le mythe de la caverne de Platon). D'où le nom paradoxal de « réalisme » attribué à cet idéalisme métaphysique qui impose sa conception dualiste, opposant l'âme au corps comme le bien au mal, et qui condamne toute pensée matérialiste en y voyant l'œuvre du diable. Sans ancrage dans le concret, les scolastiques multiplient les entités non nécessaires, postulent l'existence d'essences ou d'universaux dont ils affirment l'existence réelle en dehors du langage, tandis qu'ils classent dans des mots généraux (des « substances ») des choses sensibles qui ne sont pas même perçues par les sens (« des forces obscures, des qualités occultes, des vertus dormitives », etc.). La primauté est ainsi donnée au pouvoir du verbe, au verbiage, au raisonnement formel (dont la beauté est considérée en soi comme un critère de vérité), à la suffisance des mots, ce qui aboutira comme le dira Michelet, qui n'aimait pas beaucoup le Moyen âge, à « la création de l'immense peuple des sots »(62). Mais les sots sont de toute époque, ce que faisait déjà remarquer Lucrèce au 1^{er} siècle avant J.-C., lorsqu'il déclarait à propos des philosophes abscons, obscurs et mystérieux : « *les sots admirent et aiment les opinions qu'ils ont à chercher sous des termes mystérieux ; le vrai, pour eux, c'est ce qui produit une harmonie flatteuse à l'oreille, c'est ce qui se pare d'agréables sonorités* »(63).

Les pensées nouvelles viennent cependant des clercs, car ce sont eux les intellectuels de l'époque. L'Eglise qui exige une obéissance et une fidélité absolue, les condamnent aussitôt : au 11^{ème} siècle, Abélard (1079-1142) est condamné pour sa liberté de pensée, son libéralisme, son nominalisme ; de même Roger Bacon (1214-1294), qui prêche pour l'expérimentation, le nominalisme, la réhabilitation de l'expérience sensible, et qui dira « La vérité importune les ignorants ». On l'emprisonne et on l'oblige à brûler ses livres. De même pour Guillaume d'Occam (1285-1349) qui prône un empirisme conduit par la raison et qui veut faire table rase de tous les concepts vides de sens. Averroès (1126-1198), est également condamné (Mondeville le cite 18 fois), notamment par Albert le Grand et Thomas d'Aquin, car il exprime une interprétation laïque d'Aristote qui sous-entend qu'il n'y a pas de providence : et si Dieu n'est pas la cause efficace des choses, mais seulement la cause finale, il n'y a donc pas de création originelle... Sans compter les gloses et les hérésies de toutes sortes, condamnées par l'Eglise et son Inquisition, comme le mouvement des frères et sœurs du Libre Esprit(64), ou les courants mystiques divers comme celui de maître Eckhart (v.1260-1327), les mystiques ayant toujours été des ferments de désordre, difficiles à contrôler par l'Eglise ou les pouvoirs en place. Plus tard, la Renaissance apportera de Byzance des textes grecs ignorés des copistes latins, textes notamment platoniciens et néoplatoniciens qui serviront de bases nouvelles aux intellectuels désireux de lutter contre l'aristotélisme figé dans la scolastique. Mais Il faudra attendre que des philosophes comme Francis Bacon, René Descartes, Baruch Spinoza, ou John Locke surgissent au 17^{ème} siècle, pour promouvoir une pensée véritablement nouvelle qui, sans être athée, deviendra plus laïque, souhaitant la prise en main par l'homme du monde et de son destin. Cette nouvelle philosophie encouragera les expériences scientifiques afin de découvrir la nature du monde et de l'homme, valorisant la prise en charge par l'homme de son destin(65).

Mondeville : un chirurgien novateur ?

Dans sa pratique

Mondeville reprend à son compte l'idée de Théodoric de Bolo-

gne, pour lequel la suppuration de la plaie n'est en rien utile à la guérison. Il a fait l'expérience de la validité de cette idée sur des blessés comme il le dit à plusieurs reprises. Dès lors, il prône la suture en un temps(66) après parage de la plaie qu'il déconseille de sonder, contrairement à Théodoric, pour ne pas favoriser le contact avec l'air, car il considère ce contact comme la cause de la suppuration(67) Il faut donc suturer la plaie sans attendre, après l'avoir nettoyée avec du vin fort et chaud(68). Mondeville préconise également d'espacer les pansements, de ne pas y toucher avant le 5^{ème} jour, sauf en cas de douleurs(69). Il insiste sur la nécessité de la douceur dans la réalisation des pansements et s'en prend à ceux qui violentent le malade(70). Il recommande l'emploi de narcotiques quand on ne peut apaiser la douleur autrement(71), narcotiques dont il fait l'inventaire dans son antidotaire. Il fait des recommandations d'usage concernant leur utilisation : « *Opium, Mandragore, Belladone, toutes espèces de Jusquiame exceptée la blanche et toutes les espèces de pavot excepté le blanc. Ces médicaments sont plus efficaces employés à l'état sec, surtout l'écorce et la racine de Mandragore, ...* »(72). Si Mondeville a sûrement eu connaissance de l'éponge soporifique (*confectio somnifera*) de Hugues et Théodoric « *qui dérive de l'ancienne potion de Dioscoride (qui servit sous Néron) et, plus loin encore, des applications narcotiques utilisées dans les temples antiques, pour produire le sommeil durant la nuit sacrée* »(73), il n'indique pas explicitement l'avoir utilisée. Cependant il met en garde contre les narcotiques qui, utilisés à l'intérieur et à fortes doses, tuent le malade(74). Le chirurgien conseille également de bien nourrir les patients, en leur faisant manger de la viande rouge(75), et demande qu'on leur assure un environnement d'air pur, non vicié(76). Toutes ses recommandations sont en rupture complète avec l'Ecole de Salerne. Mondeville se montre ainsi novateur, beaucoup moins conformiste que Chauiliac(77), qui une soixantaine d'années plus tard, restera un adepte du pus louable, préconisera l'usage des suppuratifs sur les plaies laissées ouvertes, refera les pansements trois fois par jour, conseillera la diète, dénigrera la méthode de Théodoric et Mondeville, tandis qu'il citera abondamment les salernitains. Mondeville pratique aussi la suture intestinale au fil de soie lors des plaies de l'abdomen(78), évoque la suture ou plutôt la réunion des nerfs par rapprochement des extrémités(79), réalise l'amputation dont il décrit la technique dans l'articulation dans son troisième traité(80). Deux siècles avant Ambroise Paré (1510-1592), il aborde le problème de la ligature des vaisseaux lors des traumatismes en faisant l'inventaire des procédés connus et en décrivant la technique que lui, préconise(81).

Par son œuvre écrite

Mondeville est également un novateur, qui veut laisser une mise à jour de la chirurgie réalisée en son temps, un traité qui soit utile à ses élèves et à ses successeurs. Sa chirurgie représente ainsi l'une des premières du genre écrites en Occident, faisant suite aux Grandes Chirurgies écrites au 13^{ème} siècle par les maîtres italiens de Salerne puis Bologne. Si les exemplaires qui nous sont parvenus sont rédigés en latin, destinés aux rares clercs médecins s'intéressant à la chirurgie et à la corporation naissante des apprentis chirurgiens laïques de St Côme, ces chirurgiens lettrés forment une poignée d'individus(82). Mondeville, est également soucieux comme Ambroise Paré le sera plus tard, d'enseigner au plus grand nombre, à savoir les barbiers-chirurgiens, ignorants du latin. C'est pour eux vraisemblablement qu'est transcrite dès 1314, un exemplaire en français (manus. Bibl. nat. n° 9 de 1314, n° 2030), qui contient quatorze miniatures insérées dans le traité anatomique. Nicaise suppose que le clerc-chirurgien commente en français ses cours qu'il rédige en latin, cours auxquels assistent les étudiants clercs, élèves de la Faculté, mais aussi des élèves laïques, plus ou moins lettrés. Exigeant, pra-

tique, Mondeville demande à ses élèves d'accroître leurs connaissances, d'apprendre la médecine, et défend comme Lanfranc, la réunion des deux savoirs(83), car les meilleurs sont ceux qui sont à la fois, médecin et chirurgien. La chirurgie n'est pas pour lui une pratique uniquement manuelle mais aussi une discipline intellectuelle, une science théorique(84), la partie que Mondeville tient même pour la plus noble dans l'art de guérir et qu'il veut promouvoir avec passion(85). Désireux de faciliter la transmission de son savoir au plus grand nombre, il insère pour la première fois des figurations anatomiques dans son premier traité d'anatomie, illustrations sommaires certes, mais l'idée est là, en germe. Il faudra néanmoins attendre deux siècles, que les successeurs de Giotto, un contemporain de Mondeville, aient suffisamment perfectionné la figuration du corps humain, pour que l'enseignement anatomique connaisse une véritable révolution, et s'appuie sur le dessin. La *Fabrica* de Vésale, illustrée par Calcar un élève de Titien, paraîtra la même année que l'ouvrage de Copernic (1543). Précurseur, Mondeville insère aussi pour la première fois un anti-dotaire (5^{ème} traité), où il fait l'inventaire des remèdes et des médicaments susceptibles d'être utiles à ses élèves. Il se révèle par là, hostile à la tradition bien ancrée des mystères à son époque, des familles se transmettant de génération en génération les secrets de fabrication des métiers, ou des procédés comme celui de la technique de la taille vésicale ou de la cure de hernie. Le chirurgien veut promouvoir au grand jour le savoir chirurgical. Il a le souci d'être didactique, et indique pour cela constamment ses sources, cite les auteurs, ce qui alourdit parfois son texte, mais il souhaite faciliter ainsi le travail des plus ignorants. Nicaise a fait l'inventaire des auteurs cités par Mondeville, il retrouve environ 1308 citations réparties en 59 auteurs(86): 525 concernent des auteurs arabes (les principaux, Avicenne 307 fois, Rhazès 45 fois, Sérapion ou Jean Damascène 38 fois, Abulcassis 18 fois, Averroès 18 fois), tandis qu'il cite Galien 431 fois, Théodorice 113 fois, Aristote 47 fois (dont il énumère un grand nombre de traités). Il ne cite en revanche les Salernitains tous confondus (Roland, Roger, les quatre maîtres) que 25 fois. En bon chirurgien, Mondeville a ainsi un souci de précision, d'exactitude et d'exhaustivité qui en fait aussi un encyclopédiste avant l'heure; l'ouvrage qu'il ambitionne d'écrire est davantage une somme médico-chirurgicale, où il aborde la nature de l'homme, qu'un simple traité de chirurgie.

Rebelle, les raisons d'un oubli

Des propos critiques, anti-cléricaux, laïques

Mondeville fait preuve tout au long de son ouvrage, d'un esprit indépendant, cultivé, bien audacieux pour son époque, et qui dérange les certitudes et les habitudes de ses contemporains. Dans une époque où l'on a un respect figé pour les maîtres, il remet en cause les Anciens : « *Notre aptitude serait bien misérable si nous recourions toujours à ce qui a été trouvé, et, d'ailleurs, les modernes par rapport aux anciens sont comme le nain sur les épaules du géant, qui voit tout ce que voit le géant et quelque chose plus loin (...). Donc pareillement, et même à fortiori, dans les sciences libérales les anciens peuvent être corrigés et il est nécessaire d'ajouter et d'écrire du neuf* »(87). Il raille fréquemment les médecins qui parquent au pied du lit du malade « *pour avoir l'air de faire quelque chose* »(88) dans des satires que Molière (1622-1673) ou La Mettrie (1709-1751) plus tard n'auraient pas désavouées : « *Dans quelques maladies, les médecins ne regardent pas les urines par nécessité, mais pour avoir l'air de faire quelque chose. Par exemple, plusieurs médecins, et des meilleurs de Paris, avaient fort bien fait une ordonnance de sirop ; survient un autre médecin qui devait être présent ; après avoir soigneusement examiné l'ordonnance, il ajouta*

une fève, et comme les autres s'étonnaient outre mesure, il leur dit: « Moutons et bœufs que vous êtes, pourquoi me regardez-vous avec étonnement ; avec quelle conscience prendrais-je ma part d'honoraires si je ne mettais quelque chose dans le sirop ? »(89). Il a parfois comme l'a remarqué le chirurgien Philippe Bonnichon, les accents d'un chirurgien moderne(90). Il tient des propos audacieux, anti-cléricaux, comme lorsqu'il critique vertement ces hommes d'Eglise pour leur croyance « *ces théologiens qui prétendent là où la raison est insuffisante que c'est un effet de la vertu divine* »(91), pour leur incompétence, eux « *qui ne sont pas toujours qualifiés pour remplir leur propre charge, prétendent en outre soigner les corps alors qu'ils n'y connaissent rien, et tentent ainsi d'usurper les fonctions échues aux professionnels de la thérapeutique* »(92). Ou encore il critique leurs boniments « *le vulgaire croit que les discours qu'il ne comprend pas sont plus efficaces que ce qu'il entend bien* »(93), et leurs bon-dieueries « *les faux religieux (...), les vieilles courtisanes et entremetteuses et autres semblables (...), qui avec de l'eau bénite, des prières divines et autres artifices allèchent les patients pour que ceux-ci croient qu'ils opèrent avec l'aide de Dieu* »(94). Mais s'il tient des propos anticléricaux, c'est qu'il est avant tout soucieux d'affranchir la pratique de son art de la tutelle religieuse, des croyances superstitieuses qui entravent la progression chirurgicale depuis des siècles. En aucun cas, Mondeville ne remet en cause l'existence de Dieu, faisant souvent référence aux évangiles avec des accents de croyant. Mais il a aussi parfois, des propos qui évoquent ceux d'un agnostique ou d'un déiste. On assiste avec lui à la naissance de l'esprit laïque(95). Homme d'action, il affiche par moment, une position qui semble averroïste, car il sépare ce qui est du domaine de la raison de ce qui est du domaine de la foi, en mettant à distance la providence divine, l'homme devant compter d'abord sur ses propres forces. Il est certain que Mondeville, qui a suivi l'enseignement des maîtres de la Faculté des Arts préalablement à ses études de médecine, a été imprégné de l'averroïsme ambiant, la Faculté des Arts constituant le haut lieu de la propagation des idées nouvelles, les maîtres de cette Faculté (comme Siger de Brabant (v.1257-1284) n'ayant pas le même souci de concilier Aristote et les écritures « *que leurs chers collègues d'en face, les maîtres de la Faculté de théologie* »(96).

Mondeville s'en prend violemment à la médecine religieuse, « *à la crédulité sans raison et à l'erreur du peuple au sujet des traitements de certaines maladies qui portent des noms de saints* »(97), à la croyance populaire qui pense que « *les maladies viennent du Dieu glorieux...* »(98), tandis qu'il juge de l'inefficacité des pèlerinages(99), et ironise sur la cause du mal de Saint Eloi (toute plaie dont la cure se prolonge) : « *si ce peuple dit vrai, il eut mieux valu pour nous que ce saint n'ait pas existé, plutôt que cette maladie se déclarât à la suite de sa béatification* »(100). Mais, paradoxalement, il n'est pas toujours exempt lui-même de conseiller le recours à la religion ou de faire de la superstition un allié du chirurgien (101). Il compose ainsi avec sa propre religiosité et celle des malades, le chirurgien œuvrant selon lui comme un thaumaturge qui opère avec l'aide de Dieu(102) ou comme un démiurge qui intervient sur le corps humain, comme un créateur, manifestant par le travail de ses mains sa volonté d'être puissant et de rectifier les erreurs de la nature. Le chirurgien prend alors un air faustien et apparaît comme un transgresseur qui ouvre les corps au nom du savoir, de la vérité scientifique et de l'amélioration du genre humain.

Une philosophie pragmatique, sensualiste, nominaliste et utilitariste.

Dans son nouveau traitement des plaies, Mondeville fait preuve d'un empirisme raisonné conduit avec logique. Il a un souci pragmatique de l'efficacité : « *Il est précieux et important que nous sachions de quelle manière nous exécutons ce que*

nous pouvons comprendre par la raison et l'expérience ; car un long temps est nécessaire à la démonstration expérimentale des choses »(103).

En étant peu ou pas capables de verbaliser le caractère immédiat de ce qu'ils sentent, de ce qu'ils voient ou de ce qu'ils touchent, les barbiers restent comme des muets, incapables de transmettre les données de leurs sens, remarque M-C Pouchelle(104). Les scolastiques possèdent à l'inverse la puissance du verbe pour imaginer, argumenter et conceptualiser, mais ne peuvent convaincre, car ils ne peuvent démontrer que la réalité se conforme à leurs abstractions. A la fois, manuel et intellectuel, Mondeville parvient à concilier les deux tendances. Il est capable d'agir d'une façon empirique, et de raisonner et d'argumenter en scolastique. Il rejette l'idée du pus louable pour recommander le pansement sec aux vertus cicatrisantes, en remarquant que c'est le contact de la plaie avec l'air qui lui semble la cause de la suppuration. Il faut donc l'éviter, et pour cela, fermer au plus vite, sans sonder la plaie. Repris ou redécouvert par Ambroise Paré, le pansement sec ne sera véritablement admis et compris que six cents ans plus tard, du fait de la mise en évidence des microbes par Pasteur parallèlement à la découverte de l'antisepsie par Lister. Deux siècles avant Ambroise Paré, Mondeville insiste également sur la nécessité de lier les vaisseaux dans les amputations, et décrit la suture des plaies du gros intestin avec des fils de soie. Il fait preuve ainsi d'un esprit pré-scientifique bien en avance sur son temps.

C'est aussi un nominaliste, soucieux du concret, de l'individu : « *Celui qui croit que tout convient à toutes les natures est un grand sot, car ce n'est pas sur l'homme en général qu'on exerce la médecine mais sur chaque individu en particulier*(105) ». Il réfute donc l'existence réelle des idées générales : « *L'apostème n'existe pas en général dans la nature des choses, mais seulement s'il se présente sous ses formes particulières, tels que le phlegmon, l'érysipèle, etc.* »(106). Méfiant envers les entités creuses, le chirurgien souhaite une terminologie précise, claire, « *une erreur dans les noms qui désignent les choses cause aux malades un grand dommage* »(107), et rejette une information donnée « *en paroles obscures, comme en paraboles, est de peu d'utilité (...)* On doit s'étonner que Dieu dans les Evangiles, qui sont écrits pour notre enseignement, ait voulu nous instruire par des paraboles... »(108).

La confiance qu'il accorde aux sens préfigure ainsi la philosophie sensualiste, qui considèrera aux 17^{ème}- 18^{ème} siècles, à la suite de Locke (1632-1704), et de son traducteur Condillac (1714-1780), l'auteur du *Traité des sensations* (1754), que l'expérience sensible, loin d'être trompeuse, comme l'enseigne la tradition platonicienne, s'avère au contraire nécessaire et irremplaçable pour explorer le monde, et donc le corps humain. Ce sensualisme contraste considérablement avec le mépris de la philosophie platonicienne pour l'expérience sensible, jugée trompeuse. Sans cette approche sensualiste, sans cette confiance accordée aux sens, il n'y a pas de connaissance véritablement possible de l'être humain, pas de démarche scientifique expérimentale. La première découverte à faire est celle de son anatomie, ce à quoi commence à s'employer Mondeville. Le sensualisme affirme que la pensée nous vient des sens, donc du corps, et que la réflexion, n'est en quelque sorte qu'un sixième sens, « au carrefour des autres sens ». Helvétius (1715-1771) dira que toutes nos pensées dérivent de la sensibilité et de la mémoire. Cette confiance dans l'expérience des sens s'accompagnera du désir d'améliorer les capacités de détection humaine par l'invention de nouveaux outils qui prolongeront et amplifieront les performances des sens naturels à pouvoir percevoir les phénomènes, les sonder. Cette philosophie sensualiste renoue ainsi avec l'épicurisme antique, philosophie matérialiste dénigrée et condamnée pendant des siècles, Lucrèce enseignant à l'inverse de Platon que les sens sont rarement trompeurs : « *La plupart de nos erreurs sont imputables aux jugements de notre esprit, qui nous don-*

ne l'illusion de voir ce que nos sens n'ont pas vu »(109). Cette importance accordée aux sens par les chirurgiens de la Pré-Renaissance comme Mondeville, puis par ceux de la Renaissance comme Rabelais (1494-1553)(110) et surtout Paré (1510-1592), leur fera découvrir la sémiologie chirurgicale (111), qui permettra la découverte anatomo-clinique aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, découverte qui mettra un terme à la médecine hippocratico-galénique et ouvrira sur l'ère moderne de la médecine expérimentale.

Mondeville le déclare en préambule de son ouvrage, son souhait est de faire œuvre utile « *pour l'intérêt général de ses contemporains et des générations futures* ». Ce désir d'être utile au plus grand nombre, d'être compréhensible, préfigure avec plusieurs siècles d'avance, la philosophie utilitariste, qui sera désireuse de mettre à disposition du plus grand nombre un savoir positif, rendu compréhensif par un effort pédagogique(112). Croyant au progrès technique et à son caractère cumulatif, Mondeville est ainsi bien décidé à livrer aux chirurgiens présents et futurs le plus grand nombre de secrets possibles, ce qui est l'objet de son antidotaire. Son entreprise révèle ainsi la générosité du personnage, qui fait don d'un travail intellectuel destiné à instruire ses élèves et les générations futures, et faciliter leur vie de praticien.

Les raisons de l'oubli

Mondeville mène sa lutte sur plusieurs fronts : il veut promouvoir la chirurgie et ambitionne pour les chirurgiens d'accéder à une aura de savants, de lettrés, en même temps qu'il veut soustraire les patients au pouvoir des ignorants, gens d'église ou du peuple, médecins ou barbiers, n'ignorant pas l'emprise qu'à sur eux la superstition. Il n'épargne personne, ni les puissants et les riches(113), ni même les chirurgiens : « *Je ne vois parmi mes contemporains aucun chirurgien qui ne soit disposé à l'étude, il y a fort peu de lettrés, et s'il y en a quelques-uns, ou bien ils sont insuffisants, ou bien ils s'adonnent entièrement au gain et ne voudraient pas retrancher cinq sous de leur bénéfice accoutumé en vue de composer une œuvre utile à tous* »(114). Mais il est déterminé à parler franchement, et ce d'autant plus, que vraisemblablement il se sent condamné, et se sent acculé par le temps. En critiquant tout le monde, avec des accents de Diogène, il apparaît nécessairement très isolé et doit se sentir tel. En raillant les médecins pour leur verbiage inefficace, en déclarant par exemple que la cause principale de la séparation entre la médecine et la chirurgie est l'égoïsme de chacun, « *la cupidité et l'avarice* », qui fait délimiter des territoires de soins arbitraires et des limites que les uns et les autres n'ont eu de cesse de franchir(115), il prend le risque de voir l'impression de sa *Chirurgie* rejetée par les maîtres régents de la Faculté, et ce d'autant qu'il craint déjà leur foudre pour une autre publication qu'il envisage d'écrire dit-il. Et lorsqu'il déclare que la chirurgie est plus parfaite que la médecine « *parce que son but est meilleur et plus élevé* » (116) ou « *qu'elle est plus noble, car elle guérit ce qui ne peut être guéri par tous les remèdes des médecins* »(117) dans une époque imprégnée d'un profond mépris pour le travail manuel, il donne des arguments supplémentaires à ses censeurs pour entraver la publication de ses écrits, ou faire qu'on les ignore en les dénigrant. Rappelons que la Faculté de médecine de Paris décidera une trentaine d'année après sa mort (1350), de faire jurer à ses bacheliers qu'ils ne se livreraient à aucune pratique chirurgicale(118). Aussi, revendiquer que le chirurgien accède au même statut social que le médecin, c'est inconcevable, et inconvenant. A cet irrespect envers les autorités médicales de la Faculté s'ajoute un irrespect pour les autorités théologiques. Déclarer par exemple que le miracle ne vient pas de Dieu mais du chirurgien, tout en critiquant vertement les théologiens, c'est tenir « des propos proches du blasphème », comme l'a remarqué Marie-Christine Pouchelle. L'autodafé, la mise à l'index, la condamnation au bûcher ne sont jamais très

loin ...

Ainsi, l'oubli dans lequel est tombé l'ouvrage de Mondeville, n'est pas si surprenant. Chauliac (1300-1368), une cinquantaine d'années plus tard écrira une Chirurgie plus conformiste, qui sera enseignée jusqu'au 18^{ème} siècle. Elle aura l'avantage aussi d'être complète. Clerc confortablement prébendé par les Papes d'Avignon, Chauliac sera plus respectueux des Anciens(119), citera Galien près de 900 fois. S'il cite souvent Mondeville, ses critiques narquoises envers sa méthode n'inciteront pas à sa lecture et feront préférer pour longtemps la funeste méthode salernitaine de la suppuration des plaies. Enfin, si l'appui de Philippe le Bel fut sûrement un atout majeur du vivant du chirurgien qui lui permit d'appliquer son traitement des plaies, car « *si nous n'avions été forts en la foi, renommés auprès du roi, médecins royaux et quelque peu lettrés, il nous eut fallu nécessairement abandonner ce traitement* »(120), on peut raisonnablement avancer l'hypothèse que cet appui devint un handicap pour l'édition future de sa *Chirurgie*. Il est vrai que l'ouvrage était dédié à Philippe le Bel, roi de France, qui, à l'inverse de son grand père saint Louis, n'était pas en odeur de sainteté auprès de l'Eglise.

Né à Mondeville ou dans la Manche, Mondeville fut en quelque sorte une espèce d' « homme de la Manche » en son temps, au sens de celui qui, bien en avance et en décalage sur ses contemporains, fut contraint de lutter, solitaire et courageux, afin de promouvoir son art, dans le défi et la souffrance. A la fois manuel et intellectuel, il mania l'audace mais peut-être pas suffisamment la prudence, pour imposer durablement ses idées novatrices, qui injustement discréditées sont restées ignorées, durant six siècles, avant finalement de triompher. Le caractère « inactuel » de bon nombre de ses commentaires, sa passion pour la chirurgie, sa posture morale stoïque et quelque peu « cynique » au sens antique et héroïque du terme (121), rendent le personnage attachant et lui donne un côté exemplaire.

Tous ces éléments ont justifié notre attachement à tenter de comprendre « ces circonstances difficiles à saisir » dont a parlé Nicaise, et qui ont fait que l'œuvre de Maître Henri de Mondeville soit restée si longtemps méconnue et inédite. Nous espérons avoir contribué à tirer de l'oubli ce « père méconnu » de la chirurgie française.

Références

1. Joseph-François Malgaigne mentionne Mondeville dans son *Introduction aux Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, Vol. 1, Genève : Slatkine Reprints, 1970.
2. Achille Chéreau lui consacre un court mémoire, in Musée de la société des antiquaires de Normandie (Caen), éd. Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, T. XXV, Paris : A. Aubry, 1862, pp. 1-46.
3. Charles Daremberg le mentionne in *Histoire des sciences médicales*, vol. 1, Paris, 1870, p. 283.
4. Emile Littré, lui consacre quelques lignes in *Histoire Littéraire de la France*, t. XXVIII, Paris : Imprimerie nationale, 1881, p. 351.
5. Auguste Corlieu présente Mondeville à l'Académie de Médecine dans la séance du 24 septembre 1889 et au public dans un article du journal « *la France Médicale* » du 26 septembre 1889.
6. Julius Léopold Pagel, a le premier traduit son œuvre en latin en 1889 puis en 1892, d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin de 1304, les manuscrits d'Erfurt et de la Bibliothèque nationale de Paris. La publication de Pagel comprend deux parties : 1° *Hanschrift der Königl. Bibliothek zu Berlin von J. 1304 zum ersten Male herg.* Berlin, 1889. 2° *Die Chirurgie des Heinrich von Mondeville nach Berliner Erfuter und Pariser Codices zum ersten Male herg. Ein Beitrag zur Gerschichte der Anatomie und Chirurgie.* Berlin, 1892.
7. Alphonse Bos, *La chirurgie de Maître Henri de Mondeville*, 2 Vol., Paris : Firmin-Didot, 1897-1898, (Société des anciens textes français).
8. Henri De Mondeville, *Chirurgie* (1306-1320), traduction française avec des notes, une introduction et une biographie, par Edouard Nicaise, Paris, éd. Félix Alcan, 1893. Seule la bibliothèque nationale possède des manuscrits complets, sur parchemin. Il existe 18 manuscrits complets ou fragmentaires conservés pour la plupart à la bibliothèque nationale dont un manuscrit en français datant de 1314 (n°2030), et un dix-neuvième incomplet conservé à la bibliothèque laurientienne de Florence.
9. André Delmas, *Histoire de l'anatomie, in Histoire de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire*, Albin Michel, Robert Laffont, Tchou, 1978, p. 88.
10. Henri Mondor, *Anatomistes et chirurgiens*, Paris, éd. Frangrance, 1949, p. 12 et p. 21.
11. Comme l'a remarqué fort justement E. Nicaise, introduction, *op. cit.*
12. Marie-Christine Pouchelle. *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Age. Savoir et imaginaire du corps chez Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel.* Flammarion, nouvelle bibliothèque scientifique, 1983.
13. Nicaise, *op. cit.*, Biographie, pp. XXIII-XXIX. Voir aussi, M. Bariety, C. Coury, *Histoire de la médecine*, Paris, Fayard, 1963, p. 345, ou encore E. Wickersheimer, *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Age*, T.1, Paris, éd. Droz, 1936, pp.282-283.
14. Mallet et Isaac, *Histoire 1, Rome et le Moyen-Age*, Hachette 1958, réédition 2002, p. 221.
15. Nicaise, *op. cit.*, Biographie, p. XXV.
16. Nicaise, *op. cit.*, p.3. Concernant Lanfranc, cf. E. Forgue, A. Bouchet, *La chirurgie jusqu'à la fin du XVIII e siècle*, in Laignel-Lavastine, *Histoire générale de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et vétérinaire*, vol. 3, Albin Michel, Robert Laffont, 1978. Voir aussi, André Velter, Marie-José Lamothe, *Les outils du corps*, Denoël-Gonthier, 1980, pp. 127-128.
17. Lanfranc, *Chirurgia Magna*, 1296. Le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France possède plusieurs exemplaires de la *Chirurgia magna* de Lanfranc. Parmi les manuscrits latins : Lat. 6992, Lat. 7129. Ces manuscrits copiés sur papier datent du XVe siècle. Il existe aussi des traductions françaises, par exemple le manuscrit français 628, du XVe siècle également.
18. Pitard est originaire de Normandie, peut-être de Domfront, Bayeux, ou Aulnay près de Caen. Voir J. Roger, *Les médecins normands du XII au XIV e siècle*, Paris, G. Stenheil, pp. 7-16. Son médaillon figure sur le frontispice de l'Ecole de Médecine de Paris, jadis Académie de chirurgie.
19. Le 25 février 1255. Voir Nicaise, introduction et biographie, *op. cit.*, La chirurgie au XIVe siècle, p. VII. Une charte de 1260 confirme l'établissement de la confrérie. Le livre des métiers d'E. Boileau, qui recense en 1268 cent une corporations, fait état d'une nouvelle corporation de « cyrurgiens », mais ne mentionne pas celle des barbiers (indication donnée par E. Carpentier, *Histoire de France*, sous la dir. J. Carpentier, F. Lebrun, Points Seuil, 1989, p. 140).
20. Mondeville ne dit jamais s'être rendu en Italie, mais déclare en début d'ouvrage (p. 3) : « tout ce que j'ai pu apprendre à Paris et Montpellier, en opérant, écoutant, et enseignant publiquement la chirurgie pendant plusieurs années dans ces deux villes ».
21. L'école de Salerne est fondée vers 750. L'université de Bologne est fondée en 1123, de Montpellier en 1137, Cambridge en 1223, le collège de Robert de Sorbon en 1256.
22. Marie-Christine Pouchelle, *op. cit.*
23. Augustin St, *La Cité de Dieu*, Livre XXII, XXIV.
24. Le livre VI de Paul d'Egine consacré à la chirurgie guidait les opérateurs quelques peu érudits, du Moyen Age, exposant scrupuleusement la lithotomie, l'amputation du sein, le traitement des abcès du foie avec usage du cautère, le traitement de la hernie, de la pleurésie purulente, de l'amygdalite, recommandant la ligature des vaisseaux dans les plaies vasculaires par flèches (cf. Velter, Lamothe, *Les outils du corps, op. cit.*, p. 111). Ce livre a été traduit en français par Briau, édité chez Masson (Paris) en 1855.
25. Cornélius Celse, *De Medicina (Traité de la médecine)*, (1er siècle) in *Encyclopédie des sciences médicales*, Livre septième, Collection des auteurs classiques, Paris, imp. De Bèthune et Plon, 1837.
26. Abulcassis a enseigné au Xe siècle à Cordoue. Il a fait une large place à la cauterisation au fer rouge, mais mentionne la ligature artérielle, la trachéotomie, la lithotomie, le traitement des cures herniaires et des fistules. Il pratiquait aussi l'opération des goitres. On recense dans son œuvre des illustrations, reproduisant les outils du praticien du Xe siècle. Près de 200 instruments sont ainsi représentés. Voir André Velter, Marie-José Lamothe, *Les outils du corps, op. cit.*, pp. 114-117.
27. Velter et Lamothe, *op. cit.*, p.120.
28. Mondeville, *op. cit.*, p. 492.
29. Nicaise (Biographie, p. XXVII) indique qu'il enseigne d'abord l'anatomie et la chirurgie à Montpellier puis à Paris à partir de 1306.
30. Mondeville, *op. cit.*, p. 492

31. Cf. Le Goff, Philippe IV le Bel, in *Encyclopaediae Universalis*, v.7, CD-Rom.
32. Les deux premiers traités de la « *Chirurgie* » de Mondeville furent écrits de 1306 à 1312 environ. Ils forment en quelque sorte la première édition, représentée par trois manuscrits incomplets : - 1° Manus. Bibl. Nat. n° 7131, latin. Ce manuscrit renferme treize ouvrages de différents auteurs. La « *Chirurgie de Henri de Mondeville* » commence le volume. Il s'agit du manuscrit le plus ancien, datant du XIVe siècle, sur parchemin. On n'y trouve que la moitié de l'œuvre de Mondeville. Probablement autographe, ce manuscrit témoigne des diverses étapes d'élaboration de la « *Chirurgie* », depuis la première Anatomie lue à Montpellier en 1304 jusqu'à l'ébauche de la version finale, interrompue par la mort de l'auteur. Au terme d'une analyse de cette complexe anthologie, qui offre un entrelacement de notes, d'ajouts dans les marges et de vestiges de rédactions provisoires, Bruno Laurioux distingue dans l'élaboration neuf phases successives d'écriture, comme le note D. Jacquart., *La médecine médiévale dans le cadre parisien*, Paris : Fayard, 1998, p. 60 : « C'est Bruno Laurioux, qui a mis en évidence le caractère autographe du manuscrit latin 7131 ». Voir B. Laurioux, *Le règne de Taillevent, Livres et pratiques culinaires à la fin du Moyen Age*, Paris : Publications Sorbonne, 1997, pp. 24-30, et p. 366...-2° Manus. Erfurt. Bibl. Amplonianna, Q. 197, latin. Il s'agit d'un manuscrit du XIVe siècle, de l'an 1308, sur parchemin, également très incomplet, dont le contenu est presque identique au ms. 7131. -3° Manus. Bibl. nat. n° 2030, français. C'est un manuscrit du XIVe siècle, datant de 1314, sur parchemin à deux colonnes, avec une belle écriture gothique. Le traité anatomique renferme quatorze miniatures : la première représente Mondeville en robe rouge, assis dans sa chaire de professeur, tenant un livre dans la main et ayant devant lui plusieurs élèves, les autres représentent des sujets anatomiques.
33. Mondeville, trad. Nicaise, *op. cit.*, p. 740 : «asthmatique, tous-saillieux, phtisiques».
34. Entre 1312 et 1320 intervient la deuxième rédaction, représentée par quatre manuscrits complets, tous à la Bibliothèque nationale de France : - 1° Manus. Bibl. Nat. n° 1487, latin. Manuscrit du XIVe siècle, sur parchemin, en lettres gothiques, sur lequel s'est basé Edouard Nicaise pour sa traduction. - 2° Manus. Bibl. Nat. n° 7139, latin. Manuscrit du XIVe ou du XVe siècle, sur parchemin, en lettres gothiques, qui a servi à Emile Littré pour son étude sur Henri de Mondeville. - 3° Manus. Bibl. Nat. n° 7130, latin. Manuscrit du XVe siècle, sur parchemin, en écriture cursive, particulièrement utilisé par Achille Chéreau. - 4° Manus. Bibl. nat. n° 13002, latin. Manuscrit du XVe siècle, sur papier.
35. Nicaise, Biographie, *op. cit.*, p. XXVII. Alors que Nicaise pense qu'il a dû mourir en 1320 à l'âge de 60ans, nous pensons qu'il est mort vers 1325, car Mondeville déclare avoir participé à l'embauvement de deux jeunes rois de France. Or, Louis le Hutin est mort en 1316 à l'âge de 28 ans, et Philippe V le Long en 1322 à l'âge de 29 ans. Le décès de Mondeville est donc postérieur à 1322.
36. Georges Duby, *Le temps des cathédrales*, L'art et la société (980-1420), Paris, Gallimard 1976 ; Jean Favier, *Le temps des principautés, de l'an Mille à 1515*, Le livre de poche, Fayard, chap. VII, La maturité (1270-1315), pp. 252-292. Pierre Miquel, *Histoire de France*, Fayard, 1981, pp. 104-110.
37. Pour l'importance du « regard d'en haut », voir Pierre Hadot, *Le regard d'en haut et le voyage cosmique*, pp. 87-161, in *N'oublie pas de vivre*, Goethe et la tradition des exercices spirituels, Albin Michel, Bibliothèque Idées, 2008.
38. Jacques Le Goff, *Pour un autre moyen Age*, Tel Gallimard, 1977, p. 12.
39. Jacques Le Goff, *Encyclopaediae Universalis*, *op. cit.*
40. Pour ce chapitre, nous renvoyons à *La philosophie médiévale, du Ier siècle au XVe siècle, Histoire de la philosophie, idées et doctrines*, œuvre collective sous la direction de François Châtelet, Tome II, Hachette Littératures, 1972-1973 ; Alain de Libera, *La philosophie médiévale*, Que sais-je ? PUF, 1989 ; D. Huisman et A. Vergez, *La philosophie médiévale, in Histoire des philosophes illustrée par les textes*, Nathan, 1996, pp.70-84 ; Lucien Jerphagnon, *Histoire de la pensée, Antiquité et Moyen Age*, éd. Tallandier, 1989.
41. Pour cette période, voir Michel Mourre, *Dictionnaire d'histoire universelle*, Bordas, 2004.
42. Les premières interdictions concernant la chirurgie apparaissent au Concile de Clermont en 1130, puis celui de Reims l'année suivante, interdiction réitérée au concile de Tours en 1163, puis ensuite (voir notamment Voltaire, Concile in *Dictionnaire philosophique*), la pratique chirurgicale devant être laissée aux laïques, car « *L'Eglise a horreur du sang* ».
43. A. Velter, M.-J. Lamothe, *op. cit.*, p 126. notent ainsi l'existence au Moyen Age de cette troisième catégorie de chirurgiens à côté des barbiers, et des clercs de St Côme, « les inciseurs » : ce sont des opérateurs ambulants qui courent de ville en ville, de château en château pour offrir leurs services et qui sont probablement les meilleurs opérateurs de leur temps souvent spécialisés dans un ou deux types d'opération, « les grandes opérations » devant lesquelles reculent généralement les barbiers, c'est-à-dire la taille vésicale et les opérations sur les hernies, opérations qu'ils réalisaient en un tour de main habile, se transmettant le secret de père en fils, comme les Preciani ou les Norcini en Italie. Voir aussi Henri Bouquet, *La chirurgie*, Librairie Hachette, Paris, 1927, p. 23.
44. Les barbiers sont les héritiers des « Tonsore » de la Rome Antique (A. Velter et M.-J. Lamothe, pp. 103-104). Les Grecs auraient commencé à se couper la barbe, sur ordre d'Alexandre, afin de ne pas être retenu par elle dans les combats, et les Romains dès 454 avant notre ère, avec l'arrivée des barbiers de Sicile, dénommés « Tonsores ». La perruque fut plus tard fréquemment portée sous l'Empire, les hommes et les femmes riches arborant des coiffures élaborées, teintées, poudrées d'or et de pierres précieuses. Le tarif des barbiers fut réglementé par un édit de Dioclétien (301), leurs boutiques passant pour le rendez-vous des oisifs. Un endroit où s'amplifiaient les nouvelles, et où la loquacité du barbier était légendaire. Voir également J. Carcopino, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, La toilette du Romain : le tonsore, Hachette 1939, rééd. 1989, pp. 187-194.
45. Philippe Icard, *Une approche philosophique de la chirurgie, « L'œuvre des mains »*, Thèse de Doctorat de Philosophie, Paris1-Sorbonne, sous la dir. du Pr Anne Fagot-Largeault (Collège de France), 2005. L'Harmattan, à paraître. Voir l'opposition du manuel et de l'intellectuel, pp. 383-388.
46. Cf. Bernard Hoerni, *L'examen clinique*, d'Hippocrate à nos jours, éd. Imohep/Maloine, sciences-médecine, 2^{ème} édition revue et augmentée, 2000, p. 179.
47. Jacques Le Goff, *Pour un autre moyen Age*, *op. cit.*, Métiers licites et illicites, dans l'Occident Médiéval, p. 92.
48. *Ibid.*, p. 104.
49. Pierre HADOT, Le christianisme comme religion révélée, in *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Folio-essais, § 10, p. 355-378.
50. Louis Rougier dans sa préface au livre de Celse (2^{ème} siècle après J.-C.) intitulé, *Contre les chrétiens*, éd. Phébus, 1999, p. 35 : « Malgré sa très grande opportunité, le livre de Celse passa inaperçu de son vivant. Les écrivains chrétiens de la fin du second siècle et du commencement du troisième siècle n'en parlent jamais. Constantin, au lendemain du Concile de Nicée, en 325 ; puis, un siècle plus tard, en 449, les empereurs chrétiens, Théodose II et Valentinien III, prescrivirent la destruction de « tout écrit susceptible d'exciter la colère divine et de blesser les âmes ».
51. Jean Pépin, in François Châtelet, *op. cit.*, La philosophie patristique, pp.60-80, et St Augustin et la patristique occidentale, pp. 81-105
52. Ph. Icard. *op. cit.*, Le poids du dualisme en chirurgie, pp. 377-398.
53. André Delmas, *op. cit.*, p.88. Si Delmas crédite Mondeville de la première anatomie en Occident, les histoires de la médecine créditent généralement Mundino de cette première (1316). En fait, les toutes premières anatomies ont été réalisées à Salerne dès 1240, Frédéric II allouant un corps à disséquer tous les cinq ans à l'école de Salerne qui s'inspire cependant avant tout de l'anatomie du porc (voir E. Forgeue, A Bouchet, *op. cit.*, p. 169).
54. Ph. Icard, *op. cit.*, La découverte physiologique, pp. 65-71 : voir en particulier Erasistrate, p. 66.
55. Platon affirme par exemple que « *le corps est une prison pour l'âme* », et que « *le vrai philosophe est avide de mourir* », *Phédon*, 66 b - 67 b, trad. E. Chambry, GF Flammarion, 1965, pp. 115-116 ; Cf. également, *Phédon*, 83b-84a, GF, p. 138.
56. Cf. Platon, Peter Brown, *Le renoncement à la chair*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Christian Jacob, Gallimard, nrf, 1995.
57. Ce que pensaient les épicuriens comme Epicure (341-270 av. J.-C.) puis Lucrèce (v. 98-55 av. J.-C.), qui ont toujours été rejetés, mis au ban par la philosophie dominante de Platon et Aristote. La morale d'Epicure refait surface à la Renaissance, au 17^{ème} siècle avec Gassendi (1592-1655) puis avec les libres penseurs du 18^{ème} siècle, dénommés péjorativement pour cela « libertins ». Contrairement à Descartes et les savants de son temps, Gassendi pensa à nouveau que le vide existait, et redonna droit de cité au matérialisme atomique antique. Son projet était de concilier la philosophie des pauvres d'Epicure avec le christianisme, entendu par lui, comme pratique au service des pauvres (Cf. Jean-Marie Guyau, *La morale*

- d'*Epicure*, (1878), encre marine, 2002).
58. Pierre Pellegrin, notes et commentaires de la *Politique* d'Aristote, Livre I, Les intégrales de philo, Nathan, 2000, p. 9.
 59. Voir par exemple, Platon, *La République*, VIII, 544a-545a, Garnier Flammarion, 1966, p. 304 : ' Le gouvernement qui répond à l'aristocratie, nous l'avons déjà écrit, et nous avons dit avec raison qu'il est bon et juste. *La République*, IV, 433 et suiv. Platon divise la société en trois castes, qu'il met en correspondance avec des valeurs morales : la Raison est conférée au chef qui gouverne en philosophe (platonicien)-roi ; les élans du coeur et les vertus comme le courage sont attribués aux forces qui maintiennent l'ordre (les guerriers) ; les appétits, les passions et autres pulsions charnelles sont l'apanage de la caste sociale basse, celle des producteurs, des travailleurs manuels et des esclaves. Voir aussi par exemple, *Phèdre*, 246ab et 253c-254.
 60. Définition qui sera donnée de l'hérésie par Bernard Gui, dans le *Manuel des Inquisiteurs*, trad. G. Mollat, Tome I et II, belles-lettres, 1964.
 61. Pour plus de détails, voir en particulier, Alain de Libera, *La philosophie médiévale*, op. cit. ; D. Huisman et A. Vergez, La philosophie médiévale, in *Histoire des philosophes illustrée par les textes*, op. cit., pp.70-84 ; Lucien Jerphagnon, *Histoire de la pensée, Antiquité et Moyen Age*, 1989, op.cit.
 62. Michelet, *Renaissance et réforme*, l'agonie du Moyen Age, VI, de la création du peuple des sots, R. Laffont, coll. Bouquins, 1982, pp. 45-49.
 63. Lucrèce, *De la nature*, I, v. 637-647, GF, p. 35.
 64. Michel Onfray, *Contre Histoire de la philosophie*, T. II, Le christianisme hédoniste, Grasset, 2006. Raoul Vaneigem, *La Résistance au christianisme*, Les hérésies des origines au XVIIIe siècle, Fayard, 1993.
 65. François Chatelet, *Une Histoire de la raison*, chap. 3, La science de la nature, pp. 71-97.
 66. Henri de Mondeville, trad. Nicaise, op. cit., p. 261, p. 211.
 67. *Ibid.*
 68. *Ibid.*, p. 226, p. 258.
 69. *Ibid.*, p. 321.
 70. *Ibid.*, p. 188.
 71. *Ibid.*, p. 578.
 72. *Ibid.*, p. 768.
 73. E. Forgue, A. Bouchet, La chirurgie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, op. cit., p. 168.
 74. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., p. 768.
 75. *Ibid.*, p. 285.
 76. *Ibid.*, p. 218, p. 285.
 77. Guy de Chauliac, *Grande Chirurgie* (1363), revue par Nicaise avec notes, introduction sur le Moyen Age, la vie et les œuvres de G. de Chauliac, Paris, éd. Alcan, 1890.
 78. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., pp. 363-364.
 79. *Ibid.*, p. 306.
 80. *Ibid.*, pp. 564-567.
 81. *Ibid.*, p. 352. La ligature préconisée par Mondeville place le nœud à l'extérieur ; notons que la ligature artérielle était connue des alexandrins et des romains, mentionnée par Celse au 1^{er} siècle.
 82. D'après Malgaigne, les chirurgiens de St Côme sont au nombre de dix, tandis que les barbiers sont 26 en 1301, 40 en 1395 (cité par Nicaise, op. cit., La chirurgie au XIVe siècle, p. IX).
 83. *Ibid.*, p. 91, p. 70, p. 102, p. 197, p. 198, p. 105.
 84. *Ibid.*, p. 102.
 85. *Ibid.*, pp.117-119.
 86. Nicaise, auteurs cités, in introduction, pp. XXIII-XXXVII.
 87. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., pp. 744-745 ; p.104, p. 215. La formule « des nains portés sur les épaules de géants » se trouve dans Bernard de Chartres (v. 1124-1130), voir L. Jerphagnon, op. cit., chap. XIII, La joie de penser et de dire, pp. 367-368.
 88. *Ibid.*, p. 201.
 89. *Ibid.*, p. 169.
 90. Philippe Bonnichon, Henri de Mondeville (1260-1320) ou la naissance du Chirurgien moderne, *J Chir* 2005, 142, 3, 174-176.
 91. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., p. 466.
 92. *Ibid.*, p. 198.
 93. *Ibid.*, p. 103.
 94. *Ibid.*, p. 102.
 95. G. de Lagarde, *La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Age*, Paris, 1934-1946.
 96. Comme le dit L. Jerphagnon, op. cit., Des aristotéliens extrémistes, pp. 429-434.
 97. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., p. 99.
 98. *Ibid.*, pp. 182-183.
 99. *Ibid.*, p. 465.
 100. *Ibid.*, p. 465.
 101. *Ibid.*, p. 320.
 102. *Ibid.*, p. 202, p. 214.
 103. *Ibid.*, p. 115.
 104. Pouchelle, op. cit., *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Age*.
 105. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., p. 128. Voir aussi, p. 103 : « Parce que les cas particuliers sont et seront toujours infinis, et par conséquent inconnus, les philosophes et les savants, lorsqu'ils ont composé leurs livres, n'y ont déposé que les règles et les préceptes les plus généraux qu'ils ont pu trouver ».
 106. *Ibid.*, p. 659.
 107. *Ibid.*, p. 670.
 108. *Ibid.*, p. 187.
 109. Lucrèce, *De la nature*, Livre IV, v. 465-467, traduction, introduction, et notes par H. Clouard, Garnier Flammarion, 1964, p.130.
 110. Avant de prendre le masque de la folie ou de la fantaisie pour se mettre à couvert des ordres de son temps, en nous invitant à rompre l'os pour en sucer la substantifique moelle (au lecteur de séparer la farce de la satire), Rabelais fut d'abord un médecin instruit, un humaniste lettré, clerc de l'Eglise, et chirurgien comme Mondeville. Il traduisit du Grec *Les Aphorismes* d'Hippocrate, notant à propos des traductions latines précédentes, « qu'il s'agissait plus de perversion que de version » (Gilles Henry, *Rabelais*, Perrin, 2000, p.112). Il réalisa aussi la dissection d'un pendu, une pratique encore peu fréquente dans l'enseignement et inventa peut-être deux instruments de chirurgie pour réduire les fractures et inciser les fistules (pp. 212-213). Il embauma le corps de Guillaume du Bellay (p. 231).
 111. Mondeville fait d'ailleurs œuvre de sémiologue, exposant clairement les questions à poser au patient qui souffre d'une maladie des articulations (p. 190), d'une fracture du crâne (p. 323), tandis qu'il donne des éléments pronostiques sémiologiques concernant le pronostic d'une fracture du crâne (p. 320)
 112. John-Stuart MILL, *L'utilitarisme*, 1863, « champs » Flammarion, éd. 1988, traduction, préface et notes par Georges Tanesse. Pour un exposé de la doctrine de J.-S. Mill, voir aussi J.-M. GUYAU, *La morale d'Epicure (1878)*, rééd. Encre Marine, 2002, car Mill renoue avec Epicure, ce que J.-M. GUYAU remarque et commente (pp. 382-383), les utilitaristes travaillant non seulement à accroître leur plaisir personnel mais aussi celui des autres.
 113. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., p. 184, p. 196.
 114. *Ibid.*, p. 594.
 115. *Ibid.*, pp. 495-496
 116. *Ibid.*, p. 119.
 117. *Ibid.*, p. 118.
 118. Rappelons qu'au 18^{ème} siècle, le chirurgien qui souhaitait obtenir la licence de médecine s'engageait devant un notaire à ne plus faire aucune opération car selon les registres de la Faculté «il convient de garder pure et intacte la dignité de l'ordre des médecins» in A. Franklin, *La vie privée d'autrefois*. Les chirurgiens, Genève, Slatkine, 1980, p. 10, cité par D. Le Breton, *La chair à vif*, Métailié, 1993, p. 41.
 119. Nicaise indique que sur environ 3300 citations faites par Chauliac, 1400 concernent des auteurs arabes, Galien est cité plus de 980 fois, Abulcassis plus de 200 fois, les Salernitains plus de 100 fois, Mondeville plus de 100 fois (in Introduction, Guy de Chauliac, *La Grande chirurgie*, 1363, op. cit.)
 120. Mondeville trad. Nicaise, op. cit., pp. 187-189.
 121. Cynique au sens antique du terme, qui avait pour emblème Diogène, qui faisait fi des honneurs et des richesses et gardait son indépendance, son franc parler, sa force intérieure et sa tranquillité en toute circonstance ; cynisme antique que Nietzsche considérait comme la plus grande philosophie. Cf. Les cyniques grecs, Fragments et témoignages, trad. Léonce Paquet, Avant propos Marie-Odile Goulet Gazé, Le Livre de poche, 1992.